

## La critique, source de sagesse

Jean-Marie Paisse

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Paisse Jean-Marie. La critique, source de sagesse. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité, n°32, décembre 1973. pp. 519-528;

doi : <https://doi.org/10.3406/bude.1973.3507>

[https://www.persee.fr/doc/bude\\_1247-6862\\_1973\\_num\\_32\\_4\\_3507](https://www.persee.fr/doc/bude_1247-6862_1973_num_32_4_3507)

---

Fichier pdf généré le 11/05/2018

## La critique, source de sagesse

Se remettre en question constitue à nos yeux une attitude philosophique dont l'humilité nous semble particulièrement efficace ; efficace certes au niveau de l'éthique (la présomption, la suffisance, autant de pièges bien tentateurs...), efficace aussi au niveau d'une lucidité d'autant plus précieuse qu'elle nous éclaire tout à la fois sur nous-mêmes et sur la réalité extérieure.

Cette lucidité se révèle d'autant plus difficile à atteindre qu'elle dévoile sans pudeur nos faiblesses, nos lacunes, nos limites, qu'elle nous contraint à renier nos préjugés, fruits de notre éducation et de notre insertion en une société déterminée, qu'elle nous découvre une réalité extérieure que nous devons alors reconnaître et admettre malgré que nous en ayons...

Nous voudrions montrer en ces quelques pages que cette remise en question, d'autant plus à la mode aujourd'hui qu'elle se limite le plus souvent à une démagogie verbale, à quelques attitudes provocantes, mais tout extérieures, n'est point une création du xx<sup>e</sup> siècle, mais qu'elle prend son origine dans une philosophie que les Grecs ont élaborée voici vingt-quatre siècles et qu'ils nous ont léguée parmi beaucoup d'autres richesses que la plupart de nos contemporains ont l'outrecuidance infantile de dédaigner alors qu'à leur insu ils en vivent toujours.

Plus exactement, nous voudrions montrer que la remise en question actuelle n'est qu'une caricature — ridicule mais hélas ! combien ruineuse — de l'attitude critique telle que Socrate, le maître de Platon, le maître (au sens plénier du terme) de tout philosophe, l'a non seulement élaborée, mais surtout telle qu'il l'a mise en pratique, telle qu'il l'a vécue « *ὄν δλη τῆ ψυχη* », « usque ad mortem », comme on le dira plus tard...

Ce faisant, nous espérons montrer que cette remise en question présente un caractère beaucoup plus radical, en dépit des apparences, que la contestation actuelle ; la critique socratique revêt certes un aspect plus discret, mais elle se révèle beaucoup plus exigeante pour ceux qui prétendent la mettre en œuvre : elle s'opère en effet à partir d'une réforme radicale de soi-même et ne porte ses fruits qu'après une remise en question, rigoureusement poursuivie, du comportement tout entier de ceux qui décident de se soumettre aux contraintes de sa discipline dialectique.

\* \* \*

Rien n'est plus utile à celui qui recherche la vérité que la découverte de son ignorance et la rencontre d'obstacles imprévus, déclare Socrate dans le *Menon* platonicien ; le sage athénien, après avoir interrogé un esclave sur un problème de géométrie (comment calculer la surface d'un carré double d'un carré donné?) en vue de démontrer à son interlocuteur que toute connaissance se révèle être une réminiscence<sup>1</sup>, pose une question : « Crois-tu qu'il (l'esclave) eût été disposé à chercher et à apprendre une chose qu'il ne savait pas mais qu'il croyait savoir avant de s'être senti dans l'embarras pour avoir pris conscience de son ignorance et d'avoir conçu le désir de savoir? — Je ne le crois pas, Socrate! — Par conséquent, son engourdissement lui a été profitable? — C'est mon avis<sup>2</sup>. » (84 C.)

1. Sur ce sujet, nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs à l'article que nous avons publié dans *Les études classiques, Le thème de la Réminiscence dans les « Dialogues » de Platon*, juillet 1965, p. 225-252 ; octobre 1965, p. 377-400, vol. XXXIII.

2. Dans le *Menon*, Socrate entreprend de prouver à son interlocuteur sceptique la réalité du phénomène d'anamnèse cognitive en interrogeant sur un problème de géométrie un jeune esclave ignare en cette discipline. Au bout d'un ensemble de questions habiles, le maître de Platon amène le serviteur à déclarer que la diagonale d'un carré engendre un carré double du premier ; pour ce faire, Socrate s'appuie sur certains principes immédiatement connus à partir de figures tracées sur le sol (*Menon*, 82 BC). S'engageant alors en une dialectique aussi lente que précise dans laquelle il garde toujours l'initiative, le maître de Platon réussit à mettre sur les lèvres de son interlocuteur la formule générale du calcul d'une surface (*Menon*, 82 C). Après quoi, l'esclave déclare que, pour doubler la surface d'un carré, il faut en doubler le côté. Socrate, sans le contredire dans l'immédiat, double sur le sol le côté du carré initial et fait en sorte, par une nouvelle série de questions, que son interlocuteur reconnaisse bientôt que la surface ainsi produite équivaut au quadruple de la surface initiale. Le serviteur propose ensuite à Socrate de construire un carré dont le côté serait égal à une fois et demie la longueur du premier côté ; le maître de Platon obtempère sans protester et, l'interrogeant à nouveau, lui fait avouer que la surface obtenue ne peut être le double de la surface primitive. Dès lors, après deux tentatives de solutions infructueuses, l'esclave tombe en un profond embarras : « — Mais par Zeus, Socrate, s'écrie-t-il, je ne sais rien... » (84 A). Il découvre tout à coup son ignorance, il ne sait plus où il en est, il n'a plus la moindre idée sur la solution à proposer. Il ne peut que prendre les dieux à témoin de son incertitude ; ce qui réjouit fort Socrate : « — Vois-tu, Ménon, déclare-t-il, ignorant la réponse du problème, il croyait pourtant la savoir et répondait avec assurance, en homme compétent, sans aucun sentiment de la difficulté. Maintenant, il a conscience de son embarras et, s'il ne sait pas, du moins

Sans l'obstacle de l'erreur ou la contrainte de la difficulté, l'être humain se croit dans la vérité, il se donne bonne conscience et ne consent aucun effort en vue de remettre en question ses idées ou ses attitudes, quand bien même d'autres le lui suggéreraient.

Par contre, lorsqu'il se voit dans l'obligation de reconnaître qu'il s'est trompé (en conséquence par exemple d'une argumentation irréfutable) ou lorsqu'il prend conscience d'une difficulté qui ne lui laisse aucune échappatoire, l'esprit se sent engagé, ne fût-ce que par amour-propre, à tenter de surmonter ce qui l'arrête ou l'embarrasse. C'est ainsi que Lachès, un autre interlocuteur de Socrate, lui déclare dans le dialogue du même nom : « — Pour moi, Socrate, je suis vraiment en colère quand je me vois si incapable d'exprimer ce que je pense. Je suis convaincu que je me fais du courage une idée exacte mais elle m'échappe, je ne sais comment, si bien que ma parole ne peut arriver à la saisir ou à la formuler... » (*Laches*, 194.)

D'autres interlocuteurs de Socrate se mettent eux aussi en colère parce que la dialectique du maître de Platon les pousse dans leurs derniers retranchements ; tel Thrasymaque qui, dans la *République*, trouve la méthode socratique spéculative, car trop subtile à son goût ; il s'énerve et déclare : « — A quel verbiage vous amusez-vous depuis si longtemps, s'exclame-t-il, pourquoi faites-vous les niais et vous inclinez-vous alternativement l'un devant l'autre?... » (336 C.) Thrasymaque, ne pouvant admettre l'embarras et l'incertitude où la dialectique de Socrate entraîne ses interlocuteurs, réagit en déniant toute valeur à celle-ci et en considérant ceux qui s'y soumettent comme des fats se donnant la comédie l'un à l'autre d'une manière telle qu'ils espèrent briller ainsi aux yeux de ceux qui les écoutent.

Toutefois, en dépit du ressentiment ou de la colère que l'on peut manifester lorsque l'on découvre la caducité des idées et des attitudes que l'on croyait le plus fondées ou lorsque l'on achoppe à une difficulté d'autant plus insupportable qu'elle était imprévue, une seule voie demeure ouverte : s'interroger avec une humble lucidité sur le problème posé, examiner avec une attention aiguisée toutes ses facettes, jauger toutes les hypothèses, passer au crible de la raison la plus sourcilleuse les solutions proposées, cultiver enfin la vertu de patience.

L'on comprend dès lors pourquoi ceux qui, tel Socrate, désirent faire « progresser dans la science ceux qu'ils interrogent, leur posent des questions auxquelles, croyant répondre quelque chose de valable, ils ne répondent cependant rien qui

ne croit-il pas savoir... N'est-ce pas là un meilleur état d'esprit relativement à la chose qu'il ignorait? — J'en conviens aussi » (84 AB).

vaille ; puis vérifiant aisément la vanité d'opinions aussi errantes, ils (les interrogateurs) les rassemblent dans leurs critiques, les confrontent les unes avec les autres et, par cette confrontation, les démontrent sur les mêmes objets, aux mêmes points de vue, sous les mêmes rapports, mutuellement contradictoires. Ce que voyant, les interlocuteurs en conçoivent du mécontentement contre eux-mêmes et des dispositions plus conciliantes envers autrui<sup>1</sup>. Par un tel traitement, tout ce qu'ils avaient sur eux-mêmes d'opinions orgueilleuses et cassantes leur est enlevé, ablation où l'auditeur trouve le plus grand charme et le patient le profit le plus durable. Un principe en effet inspire ceux qui pratiquent cette méthode purgative... Ils se sont fait à propos de l'âme cette idée qu'elle ne tirera de ce qu'on peut lui ingérer de science aucun bénéfice jusqu'à ce qu'on l'ait soumise à la réfutation et que, par cette réfutation, lui faisant honte d'elle-même, on l'ait débarrassée des opinions qui ferment les voies à l'enseignement, amenée à l'état de pureté manifeste et à croire savoir ce qu'elle sait mais pas davantage. » (*Sophiste*, 230 AD.)

C'est pourquoi Socrate encourage ses interlocuteurs qui hésitent à répondre et à dialoguer. Il leur recommande de ne point s'enfermer en un mutisme boudeur et stérile ou de se révolter comme le font les jeunes gens lorsque leur maître les rabroue et corrige leurs erreurs. « — Livre-toi donc à moi

1. Ce n'est point toujours le cas de prime abord, nous venons de le constater à propos de Thrasymaque. Lorsque son interlocuteur regimbe trop violemment sous son aiguillon critique, Socrate abandonne provisoirement sa méthode favorite et adopte une attitude psychologiquement plus adéquate à l'agressivité de son partenaire ; par exemple, face à Thrasymaque en colère, il tente d'amadouer celui-ci en se gardant de toute argumentation d'apparence spécieuse et en lui offrant la parole, dissimulant son ironie sous des propos flatteurs (« puisque tu affirmes savoir quelque chose, lui dit-il, fais-moi le plaisir de me répondre et n'enlève pas à ceux qui nous écoutent la joie de s'instruire à tes discours... »), propos parfaitement adaptés à la psychologie du personnage... En d'autres circonstances, Socrate commence par se soumettre à la volonté de son interlocuteur, alors qu'il estime que celui-ci commet une faute : « Si j'étais le maître de ta volonté, Ménon, lui déclare-t-il, comme de la mienne, nous n'examinerions pas si la vertu peut s'enseigner ou non avant d'avoir recherché ce qu'elle est ; mais puisque tu ne fais aucun effort pour te commander... sans doute afin d'être libre (on appréciera l'ironie de cette supposition...) et que, d'autre part, tu prétends me commander et que tu me commandes en effet, je me résigne à obéir ; comment faire autrement? ... » (*Ménon*, 86 D). Socrate accepte d'inverser les questions à débattre, car il s'aperçoit que son interlocuteur se refuse à tout autre ordre de discussion et qu'il ne trouverait par conséquent aucun profit à suivre, ainsi contraint, la volonté socratique. Le maître de Platon accepte une entorse au déroulement normal de la dialectique afin de satisfaire un interlocuteur inexpérimenté.

comme au fils d'une accoucheuse, lui-même accoucheur, déclare-t-il à son interlocuteur Théétète, efforce-toi de répondre à mes questions le plus exactement que tu pourras... Et si, examinant quelques-unes de tes formules, j'estime y trouver apparence vaine et non point vérité, et qu'alors, je l'arrache et la rejette au loin, ne va pas entrer en cette fureur sauvage qui prend les jeunes accouchées menacées en leur premier enfant. C'est le cas de plusieurs déjà, ô merveilleux jeune homme (remarquons à nouveau dans cette expression l'ironie socratique...), qui, envers moi, en sont venus à ce point de défiance qu'ils sont réellement prêts à mordre dès la première niaiserie que je leur enlève. Ils ne s'imaginent point que c'est par bienveillance que je le fais... » (*Théétète*, 157 BC.)

Socrate s'efforce donc d'adapter sa méthode au point de vue et au caractère de chaque individu de telle sorte qu'un chacun puisse découvrir la vérité par les voies qui lui sont personnelles. Le raisonnement dialectique se formule de manière différente selon la maturité, le goût, le tempérament et l'esprit des interlocuteurs de Socrate.

Le maître de Platon respecte ainsi l'originalité caractérielle de ses interlocuteurs ; il sait en effet que la vérité, tout objective qu'elle puisse être, ne peut se révéler en son objectivité même qu'à des esprits bien disposés et selon des modalités, des voies et des points de vue qui leur sont propres. Il sait que le processus cognitif constitue une démarche personnelle de chaque être humain de telle sorte qu'il revêt certaines formes particulières dans la mesure où il dépend de la sensibilité et de la tournure d'esprit d'un chacun. Ainsi que l'écrit R. Schaerer, « la vérité la plus objective n'est (aux yeux de Socrate) accessible que par des voies individuelles<sup>1</sup> ».

Cela ne veut pas dire que cette vérité se soumet à l'arbitraire de l'homme, ainsi que le veut Protagoras lorsqu'il déclare que chaque être humain est la mesure de toutes choses. Socrate nous déclare, au contraire, dans la *République*, que l'intelligence demeure soumise à l'objectivité dans la mesure où l'éducation constitue « l'art de tourner cette intelligence vers l'Être et la partie la plus brillante de l'Être qui est le Bien ». (518 B.)

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre les paroles de Socrate lorsqu'il affirme ne rien enseigner à ses disciples, mais les aider simplement à « réveiller la vérité qui dort en leurs esprits ». Il exerce donc un métier analogue à celui de sa mère Phénarète. Mais lui accouche les intelligences, non les corps. Il aide ces intelligences à se délivrer des « connaissances » dont elles sont grosses, connaissances réelles,

1. R. SCHAEERER, *La question platonicienne*, Paris-Neuchâtel, 1938, p. 66.

mais dont elles n'ont point conscience jusqu'au moment où Socrate les interroge et leur donne ainsi l'occasion de les formuler. Il ne leur apprend rien à proprement parler<sup>1</sup>, mais il les dispose d'une telle manière qu'ils deviennent capables d'atteindre eux-mêmes la vérité sans que personne la leur révèle vraiment<sup>2</sup>. Socrate souffre en effet d'une « même impuissance que les accoucheuses ; de même qu'elles n'enfantent point elles-mêmes mais y aident, de même il lui est impossible d'enfanter en sagesse... » (*Théétète*, 150 C). Incapable d'élaborer lui-même une quelconque doctrine, il ne peut qu'éveiller à la sagesse ceux qui viennent à lui, ceux qui acceptent les exigences et les contraintes de sa méthode dialectique, ceux mêmes qui « semblent ne rien savoir ». (*Théétète*, 150 D.) Le maître de Platon déclare : « — Mon art maieutique a les mêmes attributions que le leur (le travail des accoucheuses) ; la différence réside en ce qu'il délivre les hommes et non les femmes, en ce que ce sont les âmes (c'est-à-dire les psychismes) qu'il surveille en leur travail d'accouchement, non point les corps. » (*Théétète*, 150 B.) Socrate précise toutefois que son rôle ne se limite pas exclusivement à une tâche d'assistance ; il ajoute en effet : « — Mais le plus grand privilège de l'art que je pratique est qu'il sait faire l'épreuve et discerner en toute rigueur si c'est apparence vaine ou mensongère qu'enfante la réflexion du jeune homme, ou si c'est fruit de vie et de vérité... Ceux qui viennent à mon commerce, à leur premier abord, semblent, quelques-uns même totalement, ne rien savoir<sup>3</sup>... Or merveilleuse est l'allure dont ils progressent. Le fait est pourtant clair qu'ils n'ont jamais rien appris de moi et qu'eux-mêmes ont dans leur propre sein conçu cette richesse de beaux pensers

1. La méthode socratique révèle, semble-t-il, de nombreuses analogies avec l'activité des psychothérapeutes et des psychanalystes actuels ; toute œuvre cognitive constitue pour eux comme pour le maître de Platon une plongée dans les profondeurs du psychisme, source d'une découverte objective autant que personnelle des relations du moi et de ses pulsions (le mythe de l'âme humaine dans le *Phèdre*) confrontés aux contraintes du monde extérieur. Nous espérons le montrer lors d'un prochain article. — Sur le mythe de l'âme humaine dans le *Phèdre*, nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs à notre étude *La métaphysique de l'âme humaine dans le « Phèdre » de Platon*, dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 4, décembre 1972, p. 469-478.

2. De même, actuellement, le psychothérapeute et le psychanalyste n'apportent rien de tangible à leurs clients mais se bornent à créer des conditions favorables à la prise de conscience progressive de ceux-ci.

3. Si même, comme nous l'avons dit ci-dessus, le psychothérapeute et le psychanalyste ne « fournissent » rien en apparence à ceux qu'ils traitent, ils opèrent un travail de contrôle sur le déroulement de la cure et doivent savoir reconnaître et distinguer les faux-fuyants et les explications-masques.

qu'ils découvrent et mettent au jour. Cet art d'accoucher, moi qui vous parle, je l'ai reçu de Dieu comme ma mère<sup>1</sup>... » (*Théétète*, 150 D ; 210 C.)

Le rôle de Socrate apparaît donc en toute clarté : grâce à ses questions, grâce à sa méthode dialectique<sup>2</sup>, ses interlocuteurs élaborent de « beaux pensers », ils puisent en eux-mêmes cette sagesse, fruit de la méditation personnelle, et opèrent une conversion de tout leur être.

Mais ils n'atteignent ce but, mais ils ne sont récompensés de leurs efforts qu'après avoir d'abord éprouvé, par un examen critique aussi sincère qu'approfondi, les limites de ce qu'ils savent et de ce qu'ils ignorent. Ils devront perdre toutes leurs illusions en ce domaine avant d'entreprendre avec quelque chance de succès une recherche de la vérité.

En d'autres termes, la maïeutique de Socrate ne peut se révéler fructueuse si elle ne provoque point tout d'abord en quelque sorte une espèce d'indignation<sup>3</sup> chez ceux sur qui elle prétend opérer. C'est pourquoi Ménon, dans le dialogue qui le met en scène, déclare, fort en colère : « — Socrate, j'avais appris par oui-dire, avant même de te rencontrer, que tu ne faisais pas autre chose que trouver partout des difficultés et en faire trouver aux autres. En ce moment, je le vois bien, par je ne sais quelle magie et quelles drogues, par tes incantations, tu m'as si bien ensorcelé que j'ai la tête remplie de doutes. J'oserais dire, si tu me permets une plaisanterie, que tu me parais ressembler tout à fait, par l'aspect et par tout le reste, à ce large poisson de mer qui s'appelle une torpie. Celle-ci engourdit aussitôt quiconque s'approche et la touche ; tu m'as fait éprouver un effet semblable. Oui, je suis vraiment engourdi de corps et d'âme et je suis incapable de te répondre<sup>4</sup>. Cent fois pourtant, j'ai fait des discours sur la vertu devant des foules et toujours, je crois, je m'en suis bien tiré. Mais aujourd'hui, impossible absolument de dire ce qu'elle est<sup>5</sup>. Tu as

1. Pour que la cure ait quelque chance de succès, malgré qu'ils en aient, le psychothérapeute et le psychanalyste apparaissent toujours un peu, surtout au début, comme des thaumaturges... Point trop n'en faut tout de même...

2. Sur les relations du phénomène cognitif conçu comme une réminiscence et la dialectique de Socrate, nos lecteurs pourront consulter notre article *Réminiscence et dialectique platoniciennes*, dans *Les études classiques*, n° 3, juillet 1967, p. 225-248.

3. Dans les débuts d'une cure psychothérapeutique ou psychanalytique, il est bien connu qu'il se produit souvent une espèce de « rébellion » de la part du patient... Socrate connaissait déjà le phénomène...

4. Une nouvelle analogie avec le processus de la cure psychothérapeutique ou psychanalytique pourrait être faite : il s'agit du « blocage », phénomène psychique courant dans la cure.

5. La cure psychothérapeutique ou psychanalytique rend peu à peu impossible le recours aux faux-fuyants, aux explications-masques, aux

bien raison, crois-moi, de ne vouloir ni naviguer ni voyager hors d'ici ; avec une conduite pareille, dans une ville étrangère, tu ne serais pas long à être arrêté comme sorcier<sup>1</sup>. » (*Menon*, 80 AB.)

Aux yeux de Socrate, répétons-le, rien n'est plus utile pour l'être humain qui recherche la vérité que l'embarras ou la colère pourvu qu'il ait le courage et l'humilité suffisantes pour surmonter l'impression pénible que lui procurent ces deux sentiments ; cet embarras, cette colère prennent leur source dans la destruction d'erreurs et de préjugés qui constituent autant d'obstacles à l'acquisition de la sagesse. La bonne conscience et la vanité, l'absence d'esprit critique et la paresse intellectuelle interdisent jusqu'à la velléité de remettre en doute ce que l'on croit connaître de science sûre.

La méthode socratique se révèle une véritable katharsis, elle opère une espèce de purification de l'esprit dans la mesure où elle lui découvre ses faiblesses et lui montre les limites de sa connaissance. C'est pourquoi le maître de Platon se réjouit d'embarrasser ses interlocuteurs, de leur créer mille difficultés, c'est pourquoi il se hâte de souligner les contradictions dont foisonnent leurs réponses.

Ne provoquant en leur esprit que perplexité (*Théétète*, 149 A), il suscite chez ceux qui acceptent de le fréquenter le « tourment de savoir », l'inquiétude féconde, semblable aux douleurs de l'enfantement (*Théétète*, 148 C).

Il les fascine de telle sorte qu'ils se sentent violemment engagés à le suivre, à écouter ses conseils, à continuer en eux et dans leur entourage l'œuvre de réforme spirituelle qu'il a entreprise, tout en étant d'autre part irrités de son attitude ironique (au sens figuré comme au sens initial du terme : l'εἰρωνεία étant, comme chacun sait, à l'origine une interrogation critique).

Un excellent exemple, nous semble-t-il, nous en est donné par le jeune Alcibiade, ce politicien peu scrupuleux, cet aristocrate dévergondé, qui déclare dans le *Banquet* : « — Quand je l'entends, le cœur me bat bien plus qu'aux corybantes dans leurs transports ; ses paroles, les siennes<sup>2</sup>, font couler mes

rationalisations abusives derrière lesquelles le patient s'abrite ; celui-ci, ne pouvant plus s'en servir, est provisoirement réduit au silence ; le « blocage » dont nous venons de parler se produit alors.

1. L'on appréciera l'ironie amère de ce passage : Socrate n'a pas dû voyager pour « être arrêté comme sorcier » : sa propre cité l'a reconnu coupable de « corrompre la jeunesse » et l'a condamné pour ce motif à mort...

2. Alcibiade, lorsqu'il prend la parole, est gris : d'où le style de son discours, celui d'un homme légèrement pris de boisson. Ce discours nous apparaît d'ailleurs comme un admirable portrait psychologique du personnage, tracé de main de maître, en filigrane.

larmes. Plus d'une fois, le Marsyas que voici m'a mis en un tel état qu'il me semblait impossible de vivre en me comportant comme je me comporte. Même encore à présent, j'ai conscience que, si je consentais à lui prêter l'oreille, je n'y pourrais pas tenir, mais que j'éprouverais les mêmes émotions. Il me contraint en effet à m'avouer à moi-même que, alors que tant de choses me manquent, je persiste à n'avoir point, moi, souci de moi-même pour me mêler plutôt des affaires d'Athènes. C'est donc en me faisant violence, les oreilles bouchées comme pour échapper aux sirènes, que par la fuite je m'éloigne de lui afin d'éviter qu'assis à cette même place, je ne finisse par y vieillir aux côtés du personnage. Il est d'autre part le seul homme en face de qui j'éprouve un sentiment qu'on ne s'attendrait guère à trouver en moi : celui d'être honteux devant quelqu'un. Or, ce n'est qu'en face de lui que j'ai honte de moi. Car j'ai bien conscience en mon for intérieur que, n'ayant d'objection que je puisse opposer pour ne point faire ce qu'il ordonne, je me laisse pourtant, dès que je suis éloigné, vaincre par la considération que la foule me témoigne. Bien des fois même, je verrais avec joie Socrate disparaître du monde des hommes et par contre, si cela arrivait, je sais parfaitement que j'en aurais un bien plus grand chagrin<sup>1</sup>... » (*Banquet*, 215 E-216 C.)

La méthode socratique trouble trop profondément nos consciences et nos habitudes pour n'être pas combattue, vilipendée ou tournée en ridicule ; elle révèle avec trop d'acuité et de lucidité impitoyable nos faiblesses, nos duplicités, notre ignorance trop facilement, trop lâchement acceptée, pour échapper à l'incompréhension malveillante.

Homme dont la coutume est de s'interroger sur tout et de remettre tout en question (il sera, à soixante-dix ans, inculpé « de déformer la jeunesse en la mettant à la torture par ses questions ») (*Gorgias*, 522 B), il ne laisse point ses interlocuteurs en repos, mais les oblige à considérer leur propre vacuité, éclaire d'une lumière cruellement lucide ce qu'ils ne veulent point s'avouer à eux-mêmes.

Esprit critique dont l'ironie (au sens propre comme au sens figuré) fait mal, car elle débride les plaies les plus secrètes comme les plus profondes, Socrate démonte avec une rigueur implacable les sophismes les mieux dissimulés, les faux-fuyants

1. Une nouvelle analogie peut être signalée entre l'attitude d'Alcibiade vis-à-vis de Socrate et celle du patient à l'égard du psychothérapeute ou du psychanalyste : il s'agit du phénomène du « transfert » psychanalytique par lequel ce patient noue une relation d'abord très ambivalente avec son psychothérapeute ou son psychanalyste, relation apparemment paradoxale faite d'« amour » et de « haine » en étroite liaison...

apparemment les plus sincères, les rationalisations abusives, les croyances et les préjugés les plus enracinés.

Sans avoir l'air d'y toucher, il dénude les faiblesses, dévoile les incohérences. Ce faisant, il va droit à la mort, car l'on sait que ce que les hommes redoutent le plus, c'est de se voir tels qu'ils sont, c'est de ne plus pouvoir se jouer la comédie...

Jean-Marie PAISSE.